

Les vies inférieures

est la

quinzième

publication des Éditions Brandon

et la

première

de la collection

SQUARE BRANDON

Directrice éditoriale : Caroline Nicolas

ISBN : 979-10-92375-18-3

© *Brandon & Compagnie, 2018*

Collection Square Brandon

Gilbert Vincent-Caboud
Les vies inférieures

ROMAN



BRANDON

*Debout !
Suffit !
Regarde le soleil !
Vas-tu rester
Longtemps
Aplati, muet ?*

Vladimir Maïakovski

CHAPITRE 1

MASSIF DE LA CHARTREUSE, EN L'AN DE GRÂCE 1280

LE ciel, d'un coup, avait revêtu le gris fer de l'hiver. La hutte de pierre, tapie comme une bête, s'appêtait à affronter l'acidité glaciale qui déboulerait bientôt. Calé contre la huche à pain, Jean regardait sa mère préparer son baluchon. Demain, il descendrait vers la plaine, il serait le *gudis*, l'apprenti d'une troupe de *pignards*, les peigneurs de chanvre. Le *touaire*, leur chef, était de l'autre vallée, un cousin en manque de commis pour la saison. Ce dernier s'était souvenu de son existence. Jean savait peu de choses de ce métier, sinon qu'il consistait à peigner le chanvre cultivé dans les champs d'en bas pour le rendre filable. Sa seule certitude était qu'il reviendrait à Noël avec un pécule qui permettrait à la famille d'attendre plus sereinement le printemps sans risquer d'entamer le seigle destiné à l'ensemencement si la mauvaise saison se prolongeait plus que de coutume.

Sa mère, tenant dans ses mains un large chapeau de feutre cabossé et décoloré, le regardait :

— Tiens, c'est celui de ton grand-père Gustave, lui aussi était *pignard*. Tâche tout de

même de ne pas finir comme lui... Pendu pour avoir traîné avec une bande de coupe-jarrets. Les routes sont des lieux de mauvaises rencontres, ton père ne peut les fréquenter, il a trop à faire avec les labours et les bêtes, mais toi, tu es grand maintenant... Et tu ne ferais que tourner en rond à la maison. En cette saison, il n'y a pas assez de travail pour deux hommes. Alors, les quelques deniers que tu rapporteras, cela sera autant de mieux pour affronter la fin de l'hiver.

Elle le serra contre le souple de sa poitrine. Il huma la chaleur, l'odeur de femme et de toile grossière, se blottit jusqu'à disparaître dans les plis de l'étoffe.

— Mon petit, tu n'es jamais sorti du hameau et j'ai peur pour toi. Le monde n'est pas à l'image de notre petite communauté, le diable y est présent à chaque carrefour et ce n'est pas ton jeune âge qui te protégera. Ne t'éloigne jamais du cousin Luc : il a l'expérience, la force et le parler des errants. Promets-moi de ne pas le quitter, de n'écouter personne d'autre que lui. Promets devant Dieu !

Devant la solennité des mots et le ton grave de la mère, Jean promit et la peur entra en lui. Il sentait monter les larmes. Il les contint serrant cerveau, cœur et poings et afficha une détermination farouche. Un sourire rassurant illumina le visage de la mère qui, d'une main ferme, lui enfonça le chapeau sur le crâne et de l'autre, lui tendit le sac en chiffons.

— Il est temps de partir, mon fils. Le grand Luc t'attend à la croix noire avec son *fardieu*.

Jean imaginait déjà son cousin, à la croisée des chemins, et posée à ses pieds, sa longue boîte en bois contenant les outils des *pignards*.

Une dernière fois, il jeta un œil vers le lit commun où dormaient encore ses frères et sœurs. Il savait qu'en chemin il rencontrerait son père ôtant du champ les galets qui remontaient dans les sillons. Ses pieds vigoureux entamèrent la pente et bientôt ses pas énergiques réchauffèrent son corps et son âme : il était Jean, *gudis*, employé par le grand Luc ; il était Jean qui partait vers les terres d'en bas. Avant d'attaquer la descente, il s'approcha du cinquantenaire chenu qui entassait la caillasse dans une hotte en osier avant de la ramener à la limite du lopin. Les deux hommes se scrutèrent longuement et le paysan endurci entrevit l'adulte derrière le jouvenceau. Alors, dans une virile accolade, il livra sa sentence.

— Je ne sais pas ce que t'a dit ta mère, sûrement d'éviter le diable. Mais tu ne l'éviteras pas, il est dans tous les regards des gueux que tu rencontreras, dans les yeux de toutes les filles que tu croiseras. À toi de savoir, dans quelles pupilles le diable est plus fort que l'humain. Si tu veux survivre, il faudra que tu cultives une part de mal en toi sinon les vilains te crèveront la panse ou, pis, te glaceront le cœur. Mais méfie-toi, la frontière est ténue entre la nécessité de se défendre et la cruauté gratuite. Il est facile de tomber en truanderie.

Le visage du père soudain se ferma et son torse obliqua vers le labeur. Jean comprit qu'il

devait s'écarter et s'en aller. Depuis sa naissance, le vieux ne lui avait pas autant parlé. C'était un adoubement.

S'extirpant de l'émotion, il s'obligea à contempler l'horizon. Il aperçut, au loin, la croix noire : deux poutres de chêne grossièrement équarries, entrecroisées sur un socle d'ardoise, soumises aux mille vents, seuils d'autres mondes, d'autres destins. Il n'avait, jusqu'à ce jour, emprunté que les chemins montant vers les pâturages d'été mais jamais la route de pierres cassées qui descendait au-delà de la mer de nuages.

Adossé à la roche grise, le grand Luc mâchonnait un brin d'herbe tandis que Marcel, son ouvrier, calait au mieux, dans un sac en cuir, les peignes de fer qui serviraient à écorcher le chanvre. Chacun avait déjà son ballot sur l'épaule ; le grand Luc, en plus, portait une besace. Marcel s'adressa à Jean :

— Salut morveux ! C'est toi le commis, alors c'est toi qui portes les outils.

Jean, décontenancé, regarda Luc. Le grand, sans cesser de mâcher sa tige, l'encouragea gentiment.

— C'est la coutume, petit, prend le *baïlo* et, quand tu seras fatigué, le grincheux te remplacera. Je dis petit mais tu es déjà plus grand que Marcel, remarque... Allez, en avant. Il y a de l'ouvrage et de la bonne soupe qui nous attend.

Et Jean porta la caisse à outils des *pignards*.

